



LE BONHOMME SANS TÊTE - revue la Parole

2 rue du réal, 83670 Barjols

04 94 69 9313 - 06 81 22 45 54

redaction@laparole.fr - www.laparole.fr

EXTENSION WEB

version intégrale de l'article *Raconter en prison*
par Pepito Mateo

parution dans *la Parole* numéro 1 (mars 2006)

Raconter en prison

J'ai toujours préféré raconter à un « vrai » public (qui choisit individuellement de payer son spectacle !) plutôt qu'à des groupes constitués : scolaires, troisième âge, comité d'entreprise, ou même en prison hommes ou femmes : bref à des catégories définies. Souvent, ils ont une histoire entre eux, ne sont pas toujours motivés et peuvent avoir des réactions liées au fonctionnement du groupe lui-même.

En ce qui concerne la prison, je distinguerai la notion d'atelier de celle de spectacle isolé. Mes expériences de spectacles en prison ne se sont pas forcément déroulées de manière intéressante sur le plan artistique, même si le contexte m'avait fortement impressionné. J'avais noté que les détenus spectateurs avaient des attitudes codifiées : le regard de chacun était conditionné par les lois intérieures du groupe. Certaines fois, le spectacle était pour eux l'occasion de se rencontrer et les détenus en profitaient pour communiquer entre eux sur d'autres sujets. Je me souviens d'une séance où, lorsque nous faisons un noir entre les histoires, ils en profitaient pour injurier les « mâtons » ou encore ils n'étaient pas prêts à voir un spectacle.

Ce n'était souvent qu'après la séance, lorsque nous rangions le matériel, qu'une relation

pouvait s'instaurer avec eux de manière informelle.

Peut-être recevaient-ils cela de façon intense, mais pour l'artiste c'était assez frustrant.

En revanche le travail d'atelier, qui consiste à rencontrer de manière régulière un groupe de détenus, est de nature très différente. Les ateliers, même s'ils n'étaient pas spécifiquement des temps de racontage, permettaient d'établir des liens, une confiance et une écoute plus approfondis. Ces ateliers faisaient l'objet d'un « rituel » de mise en route et d'un déroulement en quatre temps :

-Un travail d'échauffement avant toute chose pour prendre contact de manière ludique les uns avec les autres et avec le lieu (une petite salle d'environ 20-25 m carrés). Ce temps permettait d'établir des échanges, de « repousser les cloisons », de s'exprimer, bref de solliciter le corps par l'imaginaire.

-Un deuxième temps consistait en des jeux de prise de parole brèves et collectives (jeux d'imagination oraux sur les mots, les sonorités, les images et toutes sortes d'exercices de langage).

-Nous poursuivions par des histoires racontées par nous, en choisissant des thèmes qui nous semblaient profonds : l'enfance, l'autorité, la justice, la violence, mais aussi l'amour, le voyage, la famille, le rêve, etc..., ce qui permettait à chacun de

pouvoir réagir, ou de raconter à son tour librement. La question étant toujours : quoi raconter ? En fait, on s'aperçoit que tout est racontable si c'est fait de manière sentie et cordiale et poétique, sans chercher je ne sais quel message... (même si une certaine morale a ici de l'importance.)

-Nous finissons par des inventions d'histoires collectives, à deux ou individuellement, en s'appuyant sur des canevas, ou en travaillant à partir de contraintes ou de supports créatifs.

Ce qu'on peut constater à propos de cette expérience, dans ce lieu qu'est la prison (même si on finit par l'oublier !), c'est que la parole ici, est un formidable moyen d'évasion. Elle permet de travailler la charnière entre l'imaginaire et la réalité. D'une part, les histoires sont le prétexte à exprimer des choses du réel, d'autre part, les mots de tous les jours prennent dans ce contexte une dimension de liberté indéniable. L'histoire libère le fantasme lié à la frustration et permet de revisiter des situations pénibles de la réalité sous une forme légère et gratuite. Ici, plus qu'ailleurs, les mots résonnent fortement, ils prennent une émotion plus grande dans le rire ou la gravité. La notion de temps (le passé, le présent, l'avenir mais aussi le temps imaginaire et le temps réel) est très importante. L'espace aussi induit obligatoirement le dedans et le dehors, l'intériorité et l'extériorité.

L'écoute et le silence prennent aussi une dimension exceptionnelle dans la mesure où les détenus n'ont pas l'habitude d'être écoutés ou de prendre la parole (la parole est secrète, il y a la loi du silence, c'est également un pouvoir intimidant... même si on n'aime pas les racontars, on n'a qu'une parole etc...) L'atelier se fait au milieu du bruit ambiant, de plus l'arbitraire règne en maître, on a peur d'être interrompu par un gardien, ce qui donne un côté chaotique à la séance, mais lui

confère paradoxalement une certaine intensité. Cela dit, l'humour réussit toujours à être présent, y compris par rapport à la situation de l'enfermement.

Le rapport à l'âge est aussi important chez les détenus, les anciens n'ont pas la même philosophie que les nouveaux. Dans ce sens, chez les hommes, les groupes étaient plus homogènes et l'engagement dans le travail se faisait assez naturellement. Chez les femmes, il y avait plus de mélanges d'âge et de situations d'incarcération, et des regroupements se faisaient facilement entre nationalités... certaines femmes ne voulaient pas participer aux exercices corporelles. A plusieurs animateurs (les ateliers étaient menés avec des conteurs de la maison du conte de Chevilly-Larue, selon un roulement) on peut se relayer, on appréhende mieux le déroulement de la séance, les rythmes et la vie du groupe. La difficulté de parler la langue pour certains détenus nous a obligé à inventer des exercices de traduction et de mime. Dans ce sens, il convient toujours de s'adapter à la réalité de la situation, accepter les autres sans à priori et laisser les idées reçues au vestiaire. Souvent il s'agit d'une population précarisée et il convient de trouver des moyens créatifs pour que chacun puisse s'exprimer. Il est nécessaire de s'inscrire dans la régularité des rencontres et de bien organiser le temps, même si l'adaptation est toujours nécessaire. Pour conclure, il vaut mieux s'inscrire dans la durée, impliquer les gens dans un échange, préférer l'adaptation au « clé en main » et se méfier des a-priori. Les murs ne sont pas toujours du côté que l'on croit. Il s'agit en tous cas d'une expérience très enrichissante sur le plan humain... c'est le moment de la séparation en fin d'atelier qui est sans doute le plus pénible.

Pepito Mateo